

Janvier 2022

Chère Anne,

Merci beaucoup pour ton message pour la nouvelle année. Toujours remplis de sagesse et d'inspiration! Je réalise que ça doit faire plus d'une année que je ne t'ai pas écrit, mais je pense évidemment bien souvent à nos échanges. J'espère que tu vas bien? J'ai appris que tu allais bientôt prendre ta "retraite"... sais-tu à quoi tu aimerais la consacrer?

Je ne sais pas très bien par où commencer.. te dire peut-être que j'ai souvent eu envie de venir te voir, mais que force est de constater que j'ai laissé mourir cet élan dans l'oeuf. Par peur très certainement, peur de chambouler l'équilibre fragile que

je m'attèle à construire et maintenir
jour après jour. Peur de regarder trop
profondément à l'intérieur et de perdre le lien
avec l'extérieur. Ou juste l'impression que ce
n'est pas encore le bon moment, il viendra
certainement. Il y a des évidences qui ne font
pas de doute, ce sont mes guides. Je n'ai jamais
regretté de suivre une évidence, mais j'ai bien
regretté de ne pas avoir osé en suivre.

Pour renouer avec nos anciennes habitudes,
j'ai eu envie de te partager ce qui m'inspire
et me donne une raison de me lever le matin...
mais aussi parfois quelques insomnies... Je me
réjouis de tes retours sur ces quelques humbles
réflexions...

Cette année je suis parti en quête des
processus créatifs évolutionnaires !

Ça me vient d'une réflexion d'Alain Damasio, qui, depuis que je l'ai lue, me poursuit.

Alain Damasio, c'est cet auteur de SF et d'anticipation dont je t'avais déjà parlé en 2019, celui que je lissais quand je vivais dans la communauté en Espagne. Bref, il est trop inspirant, il porte un regard critique sur notre société, tout en nous faisant rêver à des alternatives ! Des brèches de mondes fertiles où il y aura toujours une petite place pour une micro-culture résistante. La citation en question provient d'une interview dans "Constellations", du Collectif Mauvaise Troupe :

"La volution naît du désir et de ses puissances. Mais d'un désir ancré, localisé, plein, pas d'un rêve et pas seulement d'un ras-le-bol. C'est quand le désir mord dans le réel, dans le collectif, s'articule avec l'environnement immédiat, se fortifie avec des actes mineurs mais suivis, tenaces, se porte sur des choses qu'on maîtrise directement, sur lequel on sent notre pouvoir de faire, c'est dans ces conditions, il me semble, qu'il devient révolutionnaire. Enfin : volutionnaire."

(p. 313) 3

Je me suis permis d'y ajouter la notion de "créatif", parce que dans ma conception, tout élan volutionnaire est par essence créatif ! Se révolter, s'harmoniser, vibrer, exploser, tout remettre en question, proposer. Ces énergies désirantes - parfois antagonistes - convergent, dans un élan vital de création, vers l'émergence de "cabanes", de nouveaux récits, de résistances, de propositions : voilà les processus créatifs volutionnaires.

Récemment, j'ai assisté à une "crise maniaque" (il est bien triste que ce terme soit employé pour définir ce qui va suivre) d'une femme de 65 ans, la première de sa vie. J'ai rarement assisté à un processus volutionnaire aussi puissant. Bien sûr, un trop plein avait été atteint, la crise n'étant ni ancrée, ni maîtrisée et malheureusement accompagnée de souffrances extrêmes, mais j'ai surtout senti la révolte volutionnaire ! La révolte d'une femme, bien sous tout tous rapports, qui peut-être pour la première fois de sa vie, a pu

exprimer sans retenue désirs, frustrations et humiliations trop longtemps refoulées dans un élan créatif hors du commun. Un processus hémorragique incontrôlé, mais profondément libérateur. L'énergie vitale contenue qui hurle son envie d'exister. Le processus révolutionnaire est un élan de survie, la seule alternative à une "vie de zombie". La seule issue pour "retarder la fin du monde", selon Ailton Krenak, défenseur de la forêt amazonienne et des autochtones qui la peuplent:

Notre époque s'est spécialisée dans la création du manque: de sens pour la vie en société, de sens pour l'expérience de la vie elle-même. Cela engendre une très grande intolérance à l'égard de quiconque est encore capable d'éprouver le plaisir d'être en vie, de danser, de chanter. Et il y a plein de petites constellations de gens éparpillées dans le monde qui dansent, chantent, font tomber la pluie. Le genre d'humanité zombie que nous sommes appelés à intégrer ne tolère pas tant de plaisir, tant de jouissance de la vie. Alors, il ne leur reste, comme moyen de nous faire abandonner nos propres rêves, qu'à prêcher la fin du monde. Ma provocation concernant les idées pour retarder la fin du monde suggère très exactement ceci: développons nos forces à pouvoir toujours raconter une histoire de plus, un autre récit. Si nous y parvenons, alors nous retarderons la fin du monde. (p. 30)

J'ai vraiment eu envie de partir à la recherche de mon propre processus créatif volutionnaire, et je me suis attelé à observer et explorer aussi celui des autres, de mes proches en particulier. J'ai même fait une expérience humaine pour tenter de mieux comprendre ces questions, et j'ai pas mal lu¹.

J'ai aussi suivi des collectifs résolument volutionnaires, et surtout, j'ai tenté de rester à l'affût de processus plus discrets, disséminés au détour du quotidien.

Je suis assez étonné de constater que si l'expression créative du processus volutionnaire est assez similaire d'une personne à l'autre (élan créatif, idées à foison, envie de s'engager, de tout changer,

¹ Je vais te partager quelques textes volutionnaires qui m'ont inspiré cette année. J'ai choisi de te partager des extraits de textes plutôt que des citations. Ces extraits permettent de rendre hommage à ces textes si inspirants et si bien écrits ! J'espère que tu prendras bien le temps de savourer chaque mot de ces textes, si tu veux je peux te prêter les bouquins à l'occas.

de créer, d'aimer), les bases nécessaires à son expression peuvent différer. Il y a donc plusieurs moyens d'y accéder. J'y reviendrai.

Et puis bon, il y a peut-être aussi une autre raison pas très honorable pour laquelle je n'ai pas trouvé l'élan de venir te voir, c'est qu'il faut bien admettre que tu es très courtisée.

J'aime les relations privilégiées, hors-normes, à l'avant-garde. Aujourd'hui, tout le gatin y vendonnois friicote avec toi. Il faut donc que je me trouve une nouvelle occupation volutionnaire, à même de contaminer d'autres personnes dans ma suite...

J'aime sentir l'air frais de la proue, explorer, tout questionner, déstabiliser les cadres... D'ailleurs, il se trouve que c'est justement la première étape des processus volutionnaires ! Cette nécessité de toujours tout re-questionner. Le "pourquoi?" si fabuleux de l'enfant de 4 ans.

Pourquoi diable perd-on cette capacité à se demander "mais pourquoi donc?" Sans observation minutieuse, sans questionnement perpétuel, pas de processus créatif évolutionnaire. Car celui-ci trouve sa racine dans l'observation frontale du monde dans lequel nous évoluons, dans la force qui s'exerce à contre-courant de l'attraction des gouffres du déni et de l'ignorance. Il émerge de la perte de sens, de la stérilité.

Le processus créatif évolutionnaire n'a pas besoin d'être démonstratif, grandiose ou universel pour constituer une réponse, une force de proposition. Une force de sur-vie. Aujourd'hui, les survivantes ont, depuis longtemps, pris la mesure des destructions, pertes de biodiversité, EMS végétaux. Aujourd'hui, ils s'emploient à recréer du lien avec la terre, afin d'en prendre soin et qu'elle prenne soin de nous. Je les nomme délibérément survivantes, parce que si tu t'arrêtes au constat, tu déprimas

sec ou tu mets fin à tes jours. Et si tu ne regardes pas, t'es ce zombi dans le déni. Parmi les survivants volationnaires, on peut compter sur Ailton Krenak, l'indigène qui se bat depuis des décennies pour préserver sa maison : la forêt amazonienne, et son Grand-père : le fleuve. Il nous enseigne dans Idées pour retarder la fin du monde, qu'il nous faudrait partager notre vie au sein de cette maison commune que nous appelons la Terre et respecter profondément notre environnement comme nos proches parents :

L'idée que nous soyons entrés dans une ère géologique qui peut être appelée Anthropocène devrait nous alerter. Ce mot nous indique que nous marquons la planète Terre d'une empreinte si forte qu'elle provoque un changement d'ère géologique, mais surtout cela nous rappelle que les conséquences de nos actions continueront bien longtemps après notre disparition. Nous sommes en train d'épuiser les sources de la vie qui nous permettaient de prospérer et de nous sentir chez nous, et même, à certaines époques, de sentir que nous avions une maison commune dont tous pouvaient prendre soin. Nous

en sommes arrivés là parce que nous excluons de la vie, localement, toutes les formes d'organisation qui ne sont pas intégrées au monde de la marchandise. De ce fait, nous mettons en danger toutes les autres formes de vie, j'entends par là toutes celles qui nous ont été données de penser comme possibles, et avec lesquelles nous avons développé un sens de la coresponsabilité nous engageant vis-à-vis des lieux où nous vivons dans le respect de la vie de tous les êtres concernés. Nous ne parlons pas uniquement ici de cette abstraction que nous avons laissée se perpétuer d'une humanité unique, qui exclut tous les autres êtres.

Cette humanité ne reconnaît pas qu'un fleuve puisse être dans le coma pas plus qu'elle ne reconnaît que ce fleuve puisse être notre grand-père. Elle ne reconnaît pas que la montagne exploitée dans quelque endroit d'Afrique ou d'Amérique du Sud et transformée en marchandise dans un autre coin de la planète soit aussi le grand-père, la grand-mère, la mère, le frère d'une constellation d'êtres qui veulent continuer à partager leur vie au sein de cette maison commune que nous appelons la Terre.

(p. 40)

Marielle Macé, dans ce *vide-mecum-bijou* qu'est
Nos cabanes, suggère que pour préserver la vie,
le *parlement des vivants* demande aujourd'hui
à être élargi :

La terre se fait entendre, le parlement des vivants demande aujourd'hui à être élargi. Élargi à d'autres voix, d'autres intelligences, d'autres façons de s'y prendre pour vivre; élargi bien sûr à des modernités non occidentales ou à d'autres résistances à la modernité (et ici la pensée de l'Ouest se laisse enfin instruire par d'autres, par des « métaphysiques cannibales »); mais élargi aussi aux bêtes, aux océans, aux pierres, qui ne parlent pas mais qui n'en pensent pas moins.

L'élargissement radical des formes de vie à considérer et des ententes à construire, voilà le point vif. Et voilà le site où construire des cabanes – car pour imaginer des façons de vivre dans un monde abîmé, il faut avant tout recréer les conditions d'une perception élargie. C'est l'élargisse-

(p. 76 - 77)

La terre n'est pas muette donc. Mais comment entendre ses idées? Nous n'avons pas l'habitude d'être à l'écoute des choses qui ne parlent pas; nous ne savons pas comment nous y prendre pour les entendre et pour nous relier à elles (c'est d'ailleurs ce

(p. 78)

"La terre n'est pas muette donc. Mais comment entendre ses idées?" Mzielle Macé, ne nous laisse pas seules avec cette question, elle propose une piste :

L'écologie aujourd'hui ne saurait être seulement une affaire d'accroissement des connaissances et des maîtrises, ni même de préservation ou de réparation. Il doit y entrer quelque chose d'une *philia* : une amitié pour la vie elle-même et pour la multitude de ses phrasés, un concernement, un souci, un attachement à l'existence d'autres formes de vie et un désir de s'y relier vraiment.

(p. 89)

Une amitié pour la vie elle-même donc !
Le mot amitié semble presque faible, Hermann Hesse fait dire à Siddhartha, dans le récit initiatique éponyme : "l'Amour doit tout dominer, l'écoute des enseignements, la compréhension et l'Amour pour tout ce qui nous entoure :

... choses ont plus d'importance à mes yeux. Par exemple, ici, sur ce bac, il y avait un homme, mon prédécesseur et mon maître, c'était un saint homme, qui pendant de longues années n'a cru en rien, hormis en ce fleuve. Il avait remarqué que la voix du fleuve lui parlait ; c'est elle qui lui enseigna ce qu'il savait, c'est elle qui l'instruisit, qui le forma : le fleuve était son Dieu. Pendant des années il ignora que les vents, les nuages, l'oiseau, l'insecte, sont aussi divins, en savent tout autant que ce fleuve vénérable et peuvent nous instruire comme lui. Et quand ce Saint se décida à partir pour la forêt, il savait tout, il en savait plus que toi et moi, et cela sans avoir eu ni maître ni livres, seulement parce qu'il avait la foi en son fleuve. »

Govinda lui dit : « Mais est-ce là ce que tu appelles "les choses", c'est-à-dire le réel, l'être ? N'est-ce pas seulement une image trompeuse de la Maya, une simple apparence ? Ta pierre, ton arbre, ton fleuve... Sont-ce donc tes réalités ?

— Cela non plus, répondit Siddhartha, ne m'embarrasse guère. Que ces choses soient ou ne soient pas une apparence, peu importe ; alors moi-même je suis une apparence et dans ce cas elles sont comme moi et moi comme elles. C'est pour cela aussi que je les aime et les vénère : nous sommes égaux. Il y a là un enseignement dont tu vas rire, c'est que l'Amour, ô Govinda, doit tout dominer. Analyser le monde, l'expliquer, le mépriser, cela peut être l'affaire des grands penseurs. Mais pour moi il n'y a qu'une chose qui importe, c'est de pouvoir l'aimer, de ne pas le mépriser, de ne le point haïr tout en ne me haïssant pas moi-même, de pouvoir unir dans mon amour, dans mon admiration et dans mon respect tous les êtres de la terre sans m'en exclure. (p. 154)

Ok, alors on a compris que si on commence à vraiment kiffer la terre et tout ce qui la peuple, vivant ou non (d'ailleurs depuis quand se permet-on de catégoriser ainsi de manière binaire les êtres de la Terre ?! Une pierre vit bien sur Terre, elle aussi) on va trouver une clé pour la préserver et potentiellement survivre, et potentiellement aussi faire face de manière évolutionnaire à nos problèmes de perte de sens, et même vivre en harmonie et dans le plaisir.

Ça a tout l'air d'un beau programme...
mais comment génère-t-on cette connexion, cet
amour entre les êtres (du coup, je repense bien
de tous les êtres de la terre, y compris les pierres)?

Dans cette vision d'Amour universel, je mets
personnellement beaucoup d'énergie et de
ressources pour zimer de manière transversale
et tentaculaire (mais je suis encore plutôt
restreint aux humains, pour l'instant). Tu sais
bien qu'on touche là une de mes quêtes
évolutionnaires principales, zimer sans limites,
dans le respect de l'autre et de ses amours
respectives, dans l'excitation d'entrelacer
tous les liens d'amour dans un grand
réseau commun! C'est pas encore gagné...
mais ça progresse, par contre je dois dire
que je ne me suis pas encore vraiment
demandé comment faire en sorte de générer
un tel amour pour notre environnement, pour

chaque pierre ou lichen qui l'agrèment...

Je suis assez convaincue que si je les aimais
et en prenais soin comme de mes amours
humaines, le monde irait effectivement bien mieux.

Pour entendre et aimer le monde, Marielle Macé
nous propose de développer nos sensibilités !

Bien que, ou surtout parce que, ce n'est pas
une compétence très développée dans nos
mondes occidentaux..

On cherche aujourd'hui à réentendre le monde, à réentendre « parler » les choses de la nature ; on jalouse d'ailleurs parfois, à ce sujet, les peuples de tradition orale, en se rêvant animistes. C'est qu'on espère retrouver une écoute et une sensibilité plus vastes, mais dans un sens renouvelé, tout entier nimbé de cette anxiété écologique. Sans doute même l'appétit avec lequel la pensée contemporaine se tourne vers les ritualités, les chamanismes ou les magies a-t-il avant tout à voir avec ce désir de réentendre parler le monde, d'entendre le monde dire ses idées, et de savoir que ce monde (êtres, choses) est lui aussi à l'écoute de ce que nous faisons. Je pense par exemple à l'animisme tranquillement professé par David Abram dans la proposition d'élargissement

Je me suis donc mis en tête de développer cette sensibilité, cette écoute, à mon échelle déjà. Comment mettre en place un terreau fertile à l'émergence de mon propre processus volutionnaire et de celui des autres ? Comme je l'ai dit en amont, les bases pour cette émergence diffèrent d'une personne à l'autre. Certaines personnes, dont je fais partie, s'enflamment à la moindre étincelle volutionnaire, mais s'y consume, d'autres au contraire, dont je fais partie, ont besoin d'un cadre de serénité et d'accueil pour faire naître l'étincelle. J'ai donc voulu m'adresser à cette deuxième catégorie de personnes. Créer pour elles une ouverture vers leur monde sensible, une expérience mystique pour nous emmener le temps d'une nuit à l'écoute du monde !

Selon le bien avisé Siddhartha, aucune sagesse ne s'enseigne, il s'agissait donc au cours de cette soirée de "sentir les effets du Savoir comme on sent la vie dans son propre cœur", d'en faire soi-même l'expérience.

Siddhartha dit : « Oui, j'ai eu des pensées, j'ai eu des "connaissances", de temps en temps. Parfois, pendant une heure, pendant un jour, j'ai senti en moi les effets du Savoir comme on sent la vie dans son propre cœur. C'étaient bien certainement des idées que j'avais, mais il me serait difficile de te les communiquer. Tiens, mon bon Govinda, voici une des pensées que j'ai trouvées : la sagesse ne se communique pas. La sagesse qu'un sage cherche à communiquer a toujours un air de folie.

— Tu veux rire ? demanda Govinda.

— Pas du tout. Je te dis ce que j'ai trouvé. Le Savoir peut se communiquer, mais pas la Sagesse. On peut la trouver, on peut en vivre, on peut s'en faire un sentier, on peut, grâce à elle, opérer des miracles, mais quant à la dire et à l'enseigner, non, cela ne se peut pas. C'est ce dont je me doutais

(p. 150)

Le temps d'une soirée magique et hors du commun, je me suis entouré de complices révolutionnaires, dans une énergie fertile et créative, nous avons enchanté une salle de classe, nous l'avons drappée de ses plus

beaux atours, nous avons fait vibrer ses murs de nos chants et musiques, nous avons convoqué la vibration commune et nous nous sommes noué·e·x dans un élan collectif, selon le concept d'Emmanuelle Pagano, si bien résumé par Murielle Macé dans ce magnifique passage de Nos cabanes :

Car « nous » ne désigne pas une addition de sujets (« je » plus « je » plus « je »...) mais un sujet collectif, dilaté autour de moi qui parle : moi et ~~du~~ non-moi, en partie indéfini, potentiellement illimité, moi et tout ce à quoi je peux ou veux bien me relier. Benveniste le disait, et c'était une surprise : « nous » n'est pas le pluriel de « je », un pluriel dénombrable découpé dans le plus grand ensemble de « tous ». Non, ce n'est pas comme ça que le pronom se construit. « Nous » est le résultat d'un « je » qui s'est ouvert (ouvert à ce qu'il n'est pas), qui s'est dilaté, déposé au-dehors, *élargi*. (p. 20)

« Nous » ne signifie pas : les miens, tous ceux qui sont pareils que moi ; mais : tous ceux qui pourront être le « je » de ce « nous », l'endosser, le reprendre à leur compte, en éprouver la force. Il ne s'agit pas avec « nous » de dire qui je suis, de me déclarer ; il ne s'agit même pas de dire comme qui je suis ; mais ce que nous pourrions faire si nous nous nouons.

« Nous » ne saurait ouvrir à la question de l'identité (en es-tu?), mais à la tâche infinie qui consiste à faire et défaire des collectifs (oui, aussi défaire), des pluriels suffisamment soudés pour qu'ils puissent s'énoncer. (p. 21)

Il me semble que, ce soir-là, nous sommes parvenus à toucher ce "nous" si recherché ! Pour sentir sa caresse et les possibles infinis qu'il contient en son sein, nous avons pris soin de ne pas sauter les étapes à même de faire fructifier notre lien : mettre les personnes en sécurité, en confiance, dépasser les individualités, puis dépasser les limites. Enfin, nous avons profondément et sincèrement tenté d'entendre le monde, nos mondes. Quelques échos nous sont parvenus, et des désirs balbutiants se sont frayé un chemin jusqu'à éclore en danses collectives, mais nous savons que l'ouverture de nos sensibilité est une

tâche qui devra être travaillée et retravaillée.

Aujourd'hui, je veux m'employer à créer, encore et encore, des espaces propices à l'émergence des processus évolutifs. Je veux fertiliser les dalles stériles de nos couloirs, je veux faire vibrer les thorax recroquevillés, je veux apaiser les âmes en peine, je veux mettre les personnes en lien, je veux réveiller les désirs, parce que comme le dit bien Baptiste Morizot, qui cite Spinoza, dans Manières d'être vivant, "le désir n'est pas un manque, c'est une puissance":

J'appelle "paradoxe de Stépanoff", ici appliqué à la cohabitation avec le vivant *en soi*, l'idée étrange que, pour domestiquer les désirs les plus farouches, c'est-à-dire vivre bien avec eux et par eux, il faut les *maintenir* à l'état sauvage.

La morale du cocher repose sur l'erreur originelle de croire que nos désirs intérieurs sont des bêtes déficientes qui exigent une action directe positive, c'est-à-dire d'être dévitalisées puis contrôlées de bout en bout. L'erreur intrinsèque de la morale du cocher revient à ce postulat qu'il faudrait dévitaliser la vie désirante pour être vertueux : la "réduire à la médiocrité où la vertu les demande".

C'est là que l'intuition de Spinoza concernant la nature humaine prend toute son ampleur. Nous sommes intrinsèquement *faits* de désir. Le désir n'est pas un manque, c'est une puissance – la puissance par laquelle nous persévérons dans l'existence : "Le désir est l'essence de l'homme [...]".¹⁷ Conséquemment, mater les passions et désirs, c'est affaiblir la seule force vitale avec laquelle on est susceptible d'avancer dans la vie¹⁸. Ce que Spinoza a vu, c'est que nous ne sommes *que* du désir : c'est l'intensification de la vitalité joyeuse et sage de ce désir, au détriment de la tristesse morbide, qui fait la vertu, et devient le nom de la sagesse.

(p. 186)

J'ai observé qu'un autre très bon moyen de titiller le volutionnaire collectif, la vibration commune, et l'expression désirante, c'est la fête. Pas des fêtes qui sonnent creux, pas ces simples parenthèses d'oubli et de déni. Mais les fêtes volutionnaires, au potentiel

de connexion inouï. Des endroits où l'on tisse les prémices des créations et des engagements communs, où l'on repousse les marges de notre imagination. Des confessionnaux, où fusent confidences et compliments, où l'on dépasse nos limites, où l'on prend du recul, où l'on lâche tout, pour se permettre de recréer ensemble le lendemain. Dans Constellations, un condensé de récits conjugués au pluriel, le Collectif Mauvaise Troupe détaille l'intelligence collective engagée des fêtes sauvages :

LE CHŒUR : « Je suis un grand courant d'air dans le clair-obscur quotidien ! » La fête nous prend, nous submerge, nous embarque, comme une crise de rire collective. Ces jours et nuits d'effervescence sont un courant d'air dans nos existences, par lequel pénètrent le surprenant, l'inconnu, le magique. Mais quand sonne l'heure de disparaître, elle remballage le tout sans ménagement, nous laissant avec nos rêves, nos désirs balbutiants, nos frustrations parfois. Un mirage, la fête ? Sur ses talons claque la lourde porte du quotidien. Plutôt que d'y laisser les doigts et de gémir, nous tenterons dans cette constellation de jouer avec cette éphémère et si belle apparition, d'y puiser un goût de l'aventure, de la fraîcheur et de la joie.

(p. 174)

La fête n'est pas le temps où nous enfreignons les règles, ni celui où nous les détruisons, mais celui où nous nous en affranchissons. Une rupture, une coupure, un besoin de suspension durant lequel nous nous grattons à la corrosive irritation du nouveau. La fête n'est pas la négation de l'ordre qui rétablirait l'ordre sur des bases nouvelles, comme l'a trop souvent décrit une mauvaise sociologie, elle n'est pas non plus l'exutoire qui après chaque surgissement nous renvoie inéluctablement aux mêmes sinistres conditions d'existences. Elle est un pari, le pari d'une remise en cause possible. Si la fête a un lien avec la question révolutionnaire, c'est justement parce que, dans ce temps suspendu qu'elle nous offre.

s'ouvrent les portes de l'impensable, du « non encore vécu ». Un moment qui donne le goût, l'envie de l'inconnu, de ce qui pourrait advenir et qui serait tout autre. Vertige de la vie, cure de jouvence qui nous jette dans l'utopie du désirable, du tout est encore possible. Elle nous permet cette expérience ultime: que le soi puisse être détruit. On y touche du doigt une fusion collective, qui échoue pourtant. Mais de cette communion avortée naissent des envies, des rêves. La fête nous parle d'infini à défaut de nous en donner les moyens.

(p. 175)

Mais il ne faut s'y méprendre, une expérience collective révolutionnaire, demande d'alterner périodes de fête et de travail.

Pour créer du "nous", il s'agit aussi d'explorer des nouvelles manières de faire, de travailler ensemble, qu'Alain Damasio énumère dans Les Furtifs, ce roman d'anticipation où des collectifs tentent de résister et de bâtir ces nouvelles formes de vivre-ensemble :

Enfin j'ai essayé de rappeler l'essentiel, dans l'esprit : la nécessité de créer du « nous ». Un faire-ensemble et un vivre-ensemble. Une intelligence collective qui se reconnaisse dans le dissensus, par le dissensus et en tire sa vitalité et pas son épuisement. L'acceptation d'être pour, contre, parmi, avec ou sans, parfois tout à la fois. Plus quelques graines semées sur l'éthos, les comportements nuisibles, l'attitude propice à une construction commune. Les évidences de la bienveillance, souvent oubliées, les apports du lâcher-prise, les mérites de l'écoute, l'importance de savoir reconnaître son ego et ses colères intimes, de savoir s'observer parfois pour se déminer. Penser la colère comme un don qu'il faut faire fructifier. Pour construire, pas pour détruire.

(p. 511)

Ce que j'ai remarqué aussi, c'est que pour tâter du collectif et de ses bienfaits, il n'est pas inutile de repenser plusieurs notions liées à l'individu-alité-isme. La propriété, par exemple : comprendre que rien ne nous appartient, rien ne nous est dû, qu'on peut trouver un kipp ultime, légèrement piquet parfois, dans le partage, la dépossession. Les catégories aussi : qui souvent empêchent de comprendre et de vivre des expériences profondément communes. Réaliser,

par exemple, que la seule chose qui
différencie un ami, d'un amoureux,
ou d'une sœur se trouve dans l'échange
ou non de nos fluides corporels, c'est fou
ce que toute notre structure sociale repose
sur ces critères ! Alors même que
bien d'autres critères caractérisent nos
échanges, il y a par exemple "les
personnes avec qui l'on crée", "celles avec
qui l'on se ressource", ou "celles avec qui
l'on pleure". Réaliser qu'on peut
aimer et échanger des fluides indiffé-
remment avec les personnes de toutes
ces catégories. Bref, laisser tomber
toutes ces catégories qui nous éloignent,
réaliser que s'extraire de ces catégories
permet d'atteindre plus facilement

une harmonie commune et créer ensemble, collectivement. On se fait confiance, on se réjouit pour l'autre, on laisse une part belle à l'initiative.

Une fois les catégories démontées, il nous reste à mettre les lois à l'épreuve, à affûter notre esprit critique, notre bon sens et notre conscience plutôt que de suivre obstinément les règles et les normes. Les titiller en permanence, dans chaque geste, chaque pensée et chaque choix du quotidien, voilà un processus résolument révolutionnaire ! Tentier de comprendre leur raison d'être, se rendre bien souvent compte qu'elles servent

en priorité à maintenir les foules dans un coma propice au développement des rapports de forces, et au maintien des privilèges. Réaliser tout à coup qu'elles peuvent être joyeusement ou radicalement contournées, pour autant que l'on s'exerce à une réelle ouverture à l'autre, à sa réalité, et à profondément la respecter.

Alors oui, les normes et les règles, il y en a un paquet qui me semblent obsolètes, voir tout à fait néfastes au bon développement de notre vie en société, alors même qu'elles sont sensées en être les gardiennes!

Parce que lorsque l'on suit les normes, on n'exerce plus son esprit révolutionnaire,

on ne réfléchit plus aux moyens de vivre ensemble de la manière la plus juste et harmonieuse possible. Au contraire, pour "bien" fonctionner dans cette société stérile et destructrice, l'esprit révolutionnaire doit être mis en sourdine, sinon c'est toi qui es mis en sourdine, marginalisé, non considéré, invisibilisé.

D'ailleurs, à ce sujet, l'essai de Thoreau sur La Désobéissance civile est édifiant !

Le gars il a fait de la tôle vers la fin du XIX^e siècle aux États-Unis parce qu'il refusait de payer une taxe qui servait à renflouer les caisses de l'État pour mener sa guerre au Mexique et perpétuer les systèmes esclavagistes. Il dénonce les milliers de personnes qui

sont intellectuellement contre l'esclavage et la guerre, mais qui concrètement ne font rien pour y mettre un terme, il engage son esprit volitionnaire et sa conscience :

peuvent entendre cette notion. Ne peut-il exister un gouvernement dans lequel ce ne sont pas les majorités qui décident virtuellement du juste et de l'injuste, mais la conscience ? Un gouvernement dans lequel les majorités ne se prononcent que sur les questions susceptibles d'être tranchées selon le critère de l'utilité ? Le citoyen doit-il jamais, ne fût-ce qu'un seul instant, ne fût-ce qu'extrêmement partiellement, abandonner sa conscience au législateur ? Si oui, pourquoi alors avons-nous tous une conscience ? Je pense que nous devrions être d'abord des hommes, et ensuite des sujets. Il est moins souhaitable de cultiver le respect de la loi que le respect du bien moral. La seule obligation que j'ai le droit de suivre est celle de faire en tout temps ce que je pense être le bien. On dit à fort juste titre qu'une corporation ne possède pas de conscience – mais une corporation d'hommes de conscience est une (p. 7)

corporation qui dispose d'une conscience. La loi n'a jamais en rien rendu les hommes plus justes ; et, par le fait même qu'ils la respectent, même les hommes de bonne disposition se transforment chaque jour en agents de l'injustice. (p. 8)

Alors oui, c'est en partie dans cet esprit que je sens mon processus créatif volitionnaire se mettre en branle, frétiller ou se révolter.

Quoi de plus énergisant que de repenser le monde, de chercher des nouveaux paradigmes, des nouvelles manières de faire, tenter de changer les règles, mais ne pas hésiter à les transgresser si aucun ajustement ne permet de faire face aux injustices ? Choisir sa propre voie, "réfléchir en son âme et conscience" est un processus révolutionnaire qui peut être très très éprouvant, mais qui ouvre un terrain d'expérimentation si vaste, dont la seule limite est celle de ma propre imagination (et de mon énergie).

Bon, et finalement, ça s'exprime comment un processus révolutionnaire ?

Qu'est-ce qui ressort de :

- 1) les constats alarmants
- 2) l'écoute attentive
- 3) les vibrations communes et l'Amour!

Il en ressort des "cabanes"! Au sens que lui donne Marielle Macé:

s'y concevait comme une révolte). Faire des cabanes aux bords des villes, dans les campements, sur les landes, et au cœur des villes, sur les places, dans les joies et les peurs. Sans ignorer que c'est avec le pire du monde actuel (de ses refus de séjours, de ses expulsions, de ses débris) que les cabanes souvent se font, et qu'elles sont simultanément construites par ce pire et par les gestes qui lui sont opposés.

(p. 28)

Faire des cabanes en tous genres – inventer, jardiner les possibles; sans craindre d'appeler « cabanes » des huttes de phrases, de papier, de pensée, d'amitié, des nouvelles façons de se représenter l'espace, le temps, l'action, les liens, les pratiques. Faire des cabanes pour occuper autrement le terrain; c'est-à-dire toujours, aujourd'hui, pour se mettre à plusieurs.

Surtout pas pour prendre place, se faire une petite place là où ça ne gênerait pas trop, mais pour accuser ce monde de places – de places faites, de places refusées, de places prises ou à prendre.

(p. 29)

Faire des cabanes alors : jardiner des possibles. Prendre soin de ce qui se murmure, de ce qui se tente, de ce qui pourrait venir et qui vient déjà : l'écouter venir, le laisser pousser, le soutenir. Imaginer ce qui est, imaginer à même ce qui est. Partir de ce qui est là, en faire cas, l'élargir et le laisser rêver. Cela se passe à même l'existant, c'est-à-dire dès à présent dans la perception, l'attention et la considération : une certaine façon de guetter ce qui veut apparaître, là où des vies et des formes de vie s'essaient, tentent des sorties hors de la situation qui leur est faite; et une certaine façon d'augmenter (p.47)

ces poussées, de soutenir les liens en voie de constitution, de prendre soin des idées de vie qui se phrasent, parfois de façon très ténue, comme autant de petites utopies quotidiennes : oui, on pourrait vivre aussi comme ça.

Jardiner : il ne s'agit pourtant pas de réserver l'espérance politique à des lisières et des gestes de peu, et d'encourager une frugalité en toutes choses. « Jardiner » revient comme un mot lesté d'une nouvelle audace, et le « jardin » excède ici tout pré carré. C'est une pratique plus vaste, un grand appel d'air, une réoccupation de l'avenir, un éperon, une chance de se rapporter d'une nouvelle manière à l'existant, dans cette situation très mêlée, indémêlable, de « diversité contaminée » (Anna Tsing). Gilles Clément nous a réappris ce que c'est que jardiner : c'est privilégier en tout le vivant, « faire » certes, mais faire moins (ou plutôt : faire le moins possible contre et le (p.48)

plus possible avec), diminuer les actions et pourtant accroître la connaissance, refaire connaissance (avec le sol, avec ses peuples), faire place à la vie qui s'invente partout, jusque dans les délaissés... On peut agir comme on jardine : ça veut dire favoriser en tout la vie, parier sur ses inventions, croire aux métamorphoses, prendre soin du jardin planétaire; on peut penser comme on jardine; on peut bâtir comme on jardine (cela demande de mêler architecture pérenne et architecture provisoire, de ne pas tout vouloir « installer », de prendre des décisions collectives sur ce que l'on gardera, et ce dont au contraire on accepte la disparition). Il ne s'agit pas de désirer peu, de se contenter de peu, mais au contraire d'imaginer davantage, de connaître davantage, de changer de registre d'abondances et d'élévations.

Jardiner les possibles ce n'est décidément ni sauver ni restaurer, ni remettre en état, (p. 49)
ni revenir; mais repartir, inventer, élargir, relancer l'imagination, déclore, sauter du manège, préférer la vie. (p. 50)

Cette année, j'ai eu la chance d'observer des cabanes en construction ! Des personnes à l'imaginaire débordant, aux questions jamais rassasiées, aux initiatives hors-cadre, hors champs. J'ai vu des

personnes s'harmoniser et vibrer dans
des rencontres musicales transcendantes,
j'ai vu des étudiants repenser enfin
leur cadre éducatif, j'ai vu des espaces
libres germer en un rien de temps, j'ai
vu des cantines solidaires, j'ai vu des
tyroliennes, j'ai vu des lutineux em-
maillottés dans des couches de doudounes
trop grandes, oeuvrant jour et nuit à
l'édification de leurs rêves ! J'ai vu
des troncs d'arbres déplacés à l'huile de
coude, j'ai vu des manifestes s'imprimer,
j'ai vu des sensibilités jamais écoutées
s'exprimer.

Mais j'ai aussi vu le revers de la

médaille... J'ai vu de mes propres yeux
avec quelle rapidité et quelle violence ces
"cabanes", ces initiatives enchantées
ont été éteintes par nos systèmes
bien rodés d'Etat répressif et de
masse muette, qui désapprouvent toute
personne qui tenterait de proposer une
alternative au dogme néo-libéral.

Il n'y a rien de plus triste que de
voir un processus créatif révolutionnaire,
collectif, social et écologique qui plus
est, se faire couper les ailes...

Je pense aux bulldozers qui ont détruit
sans vergogne les frêles mais fières cabanes
de la ZAD de la Colline, je pense à la

Municipalité rose-verte d'Yverdon qui
2 expulsé, le 27 décembre 2021, des
collectifs qui occupaient un quartier entre
deux projets immobiliers. Des maisons
pourtant vides depuis plus d'un an,
vouées à la destruction dans un an
seulement, pour faire place au nouveau
projet immobilier bien nommé... Quelle
raison valable, quelle conscience, quelle loi
se permet d'empêcher des citoyen·ne·s
d'engager leur temps et leur âme à
faire vivre un quartier abandonné ?
À le rendre aux plus démoniaques le temps
d'un hiver ? Cette fois encore, je
me permets de poser ces questions,

parce que personne n'est capable de
me donner une réponse qui tienne
la route. À part qu'il ne faudrait
surtout pas que ça donne envie à
d'autres. Parce que si on ne fait
pas gaffe, les processus révolutionnaires,
c'est contagieux. Alors, pour ne
pas se laisser contaminer par leurs
idées farfelues, on les traite de fous,
de hors-la-loi.

La seule piste d'explication qui permette
de comprendre les enjeux humains
profonds qui se trament dans ces
réactions, se trouve dans le para-
graphe de Khalil Gibran traitant

des lois, dans ce livre-talisman
magique que le prophète, il dit
des personnes qui font les lois,
répriment et réprimandent:

Que dirai-je de ceux-là sinon qu'ils se tiennent,
eux aussi, dans la lumière, mais le dos au soleil?

Ils ne voient que leurs ombres, et leurs ombres
sont leurs lois.

Et qu'est le soleil pour eux sinon un créateur
d'ombres?

Et qu'est-ce que reconnaître les lois sinon
s'incliner et tracer leurs ombres sur la terre?

Mais vous qui marchez face au soleil, quelles
images reflétées sur la terre peuvent vous retenir?

Vous qui voyagez avec le vent, quelle girouette
orientera votre course?

Quelle loi d'homme vous entravera si vous ne
brisez votre joug sur aucune porte de prison?

Quelles lois craindrez-vous si vous dansez sans
trébucher dans aucune chaîne de fer?

Et qui pourra vous déférer en jugement si vous
arrachez vos vêtements sans les abandonner dans
le sentier d'autrui?

Peuple d'Orphalese, vous pouvez voiler le
tambour et vous pouvez délier les cordes de la
lyre, mais qui pourra interdire à l'alouette de
chanter?

(p. 45)

Mais il dit aussi et surtout aux
joyeux lutins que leur lutte n'est
pas vaine, que personne qui tourne le
dos au soleil n'a le droit de leur
ôter leur rêve. Qu'ils pourront
tracer leur ligne évolutive d'une
manière ou d'une autre. Peut-être
qu'il s'agirait "juste" de prendre le
temps de dire au monde de se retourner...

Bon, sur ce, je vais le laisser, j'espère
que ce recueil de textes et de réflexions
t'aura intéressé et que, sous une forme
ou une autre, il pourra lui aussi
servir de nourriture aux processus
créatifs évolutifs. En tout

cas, y travailler m'a permis :
d'explorer le mien, le notre. Oui,
le notre, parce que tu auras sûrement
remarqué que ce texte, tout comme
l'enregistrement que je te joins, tout
comme la soirée mystique, consistent
d'enchevêtrements de "je", conjugués
vers des "nous" volationnaires !